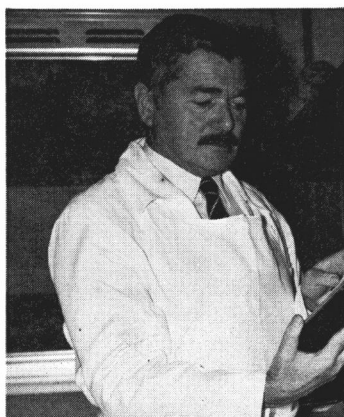


**Allocution**  
**prononcée par le Professeur Alain Bouchet**  
**nouveau Président de la Société,**  
**le 26 janvier 1985**



SOYEZ BIEN CERTAINS, chers Collègues, que j'apprécie à sa juste valeur l'honneur que vous me faites en me confiant l'agréable charge de présider la Société française d'histoire de la médecine ; la valeur de ses travaux et l'éclat de sa renommée ne peuvent manquer de faire offense à mon habituelle modestie.

Mais je sais bien que, par mon intermédiaire, vous avez surtout rendu hommage à l'Ecole médicale lyonnaise, à sa vénérable histoire et aux grands noms qui, au cours des siècles, lui ont assuré la considération des contemporains et le juste intérêt de ceux qu'anime sans relâche le goût du passé.

Grâce au Bureau qui m'épaulera pendant l'année qui débute, je suis bien convaincu

que, comme chacun le souhaite, les augures nous seront favorables, et je remercie en particulier notre Vice-Président, le Dr Michel Valentin qui, depuis plusieurs années, tenait avec tant d'habileté, de dévouement et d'initiative, alors qu'il était Secrétaire général, les rênes de notre Société.

Avec votre active collaboration, et votre aide attentive, nous ferons encore du très bon travail, pour que rayonne autour de nous le prestige incontesté de l'histoire de la médecine française.

J'ai le plaisir de succéder à cette tribune, dans cette magnifique salle du Conseil, dont les tapisseries de Le Brun réhaussent encore le prestige, à mon ami de longue date Jean Théodoridès qui n'a pu manquer de vous séduire par son humanisme et par les multiples facettes de ses connaissances.

Vous l'avez donc apprécié suffisamment, mais je voudrais vous dire comment j'ai pu moi-même le rencontrer.

Comme il vous l'a dit, j'avais participé pour la première fois au Congrès des Sociétés savantes en 1964, à Lyon, et j'avais pu obtenir que la séance d'histoire de la médecine se déroule dans le cadre de l'Hôtel-Dieu. Jean Théodoridès en était le principal organisateur, et j'avais compris, en collaborant avec lui, son enthousiasme pour l'histoire médicale, la valeur de ses travaux, la finesse de son intelligence et la richesse de ses qualités de cœur.

L'année suivante, nous nous étions revus au Congrès de Nice, où il s'était ainsi rapproché du Laboratoire de recherches de Villefranche-sur-Mer, qu'il fréquentait de façon habituelle.

Puis c'est à Grenoble que j'avais découvert sa passion pour Stendhal, consacrée en 1972 par la rédaction de son magnifique ouvrage : *Stendhal du côté de la science*, et je n'avais pu m'empêcher de me souvenir de mes années d'enfance dauphinoises, à l'époque où, chaque semaine, j'allais rendre visite à ma grand-mère paternelle, qui habitait place Grenette, dans un vétuste appartement, à côté même de la treille du Dr Gagnon, redécouverte plus tard, et mise en valeur à proximité des remparts romains, dans le Jardin de ville de Grenoble.

Et je veux insister maintenant sur son imposante œuvre scientifique qui peut être divisée en trois parties :

— *Sa carrière de biologiste* : comme docteur ès sciences (1953), docteur ès lettres (1969), puis comme maître de recherche au C.N.R.S. (1961) et, tout récemment, directeur de recherche au C.N.R.S. ; grâce à ces titres et fonctions, il a pu développer de façon exemplaire des recherches de laboratoire de haut niveau, d'abord dans le cadre de l'entomologie, puis dans celui de la parasitologie. Il serait impossible, dans un temps aussi court, d'exposer suffisamment l'importance de ses travaux, et je me contente de rappeler ses études sur les Nématodes d'Invertébrés (en 1955, dans le *Traité de Zoologie*), sur les parasites des Invertébrés marins (en 1961, au Laboratoire de Villefranche-sur-Mer) et sur les Grégarines, où ses recherches depuis de nombreuses années, et ses découvertes, font actuellement autorité au plan international.

— *L'histoire des sciences* l'a passionné depuis longtemps, et il est également maître en la matière, avec des publications à la fois complètes et originales, sur l'histoire de la parasitologie, de la microbiologie, de la zoologie et de l'océanographie biologique, consacrées en 1965 par son *Histoire de la biologie* qui a obtenu un succès soutenu, puisqu'elle en est actuellement à sa quatrième édition.

— *L'histoire des scientifiques* enfin, c'est-à-dire l'histoire des savants, l'a poussé à de longues recherches afin de mieux connaître la vie de quelques « phares » de la biologie, en particulier Magendie, Claude Bernard, Von Economo (auquel il est apparenté par une de ses aïeules) et surtout

Davaine (la bactériologie médicale) et Von Humbolt (la biologie marine), ses véritables maîtres à penser.

C'est encore dans ce domaine qu'il vient d'apporter sa contribution en participant à la rédaction de certains chapitres de l'histoire de la médecine à Paris, dont notre ancien Président André Pecker vient de terminer la réalisation.

A l'heure actuelle enfin, Jean Théodoridès, après de minutieuses recherches, est sur le point de faire éditer une *Histoire de la Rage*, que nous sommes impatients de lire.

Vous ne serez pas étonnés d'apprendre qu'une œuvre aussi complète peut se traduire par 421 communications originales et la rédaction de 10 ouvrages et monographies, dont 7 historiques.

Voilà donc brièvement résumée l'imposante contribution scientifique du Président qui me laisse aujourd'hui son fauteuil ; il me reste maintenant à vous parler un peu de moi, puisque vous connaissez probablement assez mal le provincial autrefois éloigné de la capitale, mais désormais très proche depuis que l'amélioration des transports ferroviaires a fait de Lyon une des banlieues de Paris.

Je suis né en 1926, à Domène, bourgade de la vallée du Grésivaudan, adossée à la chaîne de Belledonne, à proximité de Grenoble. Mon père, médecin praticien pendant près de 50 ans dans la vallée, avait connu la rude vie du médecin de campagne, qui devait parcourir la région en toutes saisons et souvent en montagne, même à pied, pendant les années de la guerre. Il avait trouvé que sa vie professionnelle était assez rude, quoique enrichissante sur le plan humain, pour justifier le conseil qu'il donna à ses deux fils : faire des études médicales, s'ils en avaient l'intention, mais de préférence dans une activité moins rébarbative, et peut-être plus rémunératrice, que celle de la médecine de campagne. Aussi, mon frère et moi décidâmes de nous orienter l'un et l'autre vers la chirurgie, lui à Grenoble et moi à Lyon, tous deux en chirurgie générale hospitalière et également tous les deux, chose assez rare dans la carrière universitaire, comme professeurs d'anatomie.

Après trois années d'étude à Grenoble, encore Ecole préparatoire de médecine, je m'installai ensuite définitivement à Lyon, et je suivis la voie hospitalière de l'Externat (1947), puis de l'Internat (1952), interrompu un an pendant la campagne d'Algérie où je fus affecté à l'hôpital d'Oran, puis de Tlemcen. En même temps, la filière universitaire me permit, en fréquentant assidûment le laboratoire d'anatomie que dirigeait le Pr Gabrielle, de gravir les échelons de l'adjuvat (1953), et du prosectorat (1956), à l'époque où les connaissances anatomiques étaient reines, permettant d'ouvrir vite les premières portes du chirurgicat, et où la pratique de la « médecine opératoire » sur le cadavre était calquée de façon rituelle sur les règles professées il y a près d'un siècle par Farabeuf, et encore en usage dans tous les concours hospitaliers.

Médaille d'or de l'Internat en 1958, je consacrai l'année suivante mon sujet de thèse à l'« Anatomie chirurgicale du grand épiploon », dont on ne

parlait guère à l'époque, mais qui connaît depuis dix ans de multiples applications, régulièrement présentées dans les réunions chirurgicales.

Chef de clinique dans le service du Pr Wertheimer, avec qui j'ai eu la chance de travailler pendant plusieurs années, je m'orientai alors vers une spécialité de chirurgie vasculaire, tout en continuant à pratiquer la chirurgie dite générale, dont l'inépuisable variété permettait d'échapper à la monotonie des gestes stéréotypés.

En même temps ma carrière anatomique se précisait et je devins, en 1961, maître de conférences agrégé d'anatomie, puis chirurgien des Hôpitaux de Lyon, par intégration, en 1963. Le Pr Goinard, venu d'Alger après qu'il en eut été chassé, avait alors succédé au Pr Wertheimer, et je devins son bras droit à l'Hôpital Edouard-Herriot, avant de voler de mes propres ailes dans d'autres hôpitaux lyonnais et de revenir actuellement à mon point de départ comme chef de service.

La démission du Pr Michel Latarjet, qui préférait se consacrer à la seule chirurgie thoracique, me permit de devenir professeur titulaire d'anatomie, en 1971, à la tête d'une Chaire pleine de gloire puisque les Prs Testut et André Latarjet s'y étaient illustrés. Avec mon ami Jacques Cuilleret, j'ai également apporté ma contribution à cette science fondamentale, en l'orientant plutôt vers l'anatomie clinique, par la rédaction de 1969 à 1975 d'un gros ouvrage surtout topographique, qui en est actuellement à sa quatrième édition, en 4 volumes de près de 2 500 pages au total.

Depuis la sectorisation en quatre Facultés lyonnaises, je dirige le laboratoire d'anatomie médico-chirurgicale de la Faculté Carrel, récemment construite et dotée de locaux neufs que jaloussent, à juste titre, mes collègues de l'ancienne Faculté du domaine Rockefeller.

Et ma spécialisation en chirurgie vasculaire s'est précisée par la rédaction d'un ouvrage sur « les artérites » (1969) et mon élection à la présidence de la Société française d'angéiologie (1984).

Au milieu de cette activité hospitalo-universitaire, comment donc ai-je pu, en plus, m'orienter vers l'histoire de la médecine ? J'aimais de longue date les livres anciens, les vieux documents et l'histoire de ma spécialité, mais je n'avais pas encore pensé y consacrer 30 ans de ma vie ; de façon inopinée, l'engrenage se mit en marche lorsqu'un de mes maîtres, gynécologue, le Dr Labry, me demanda un jour par hasard, à la fin d'une opération, qui était Bartholin. Ce fut mon premier travail, en 1955 ; le déclic qui me donna les raisons d'aimer l'histoire de la médecine et d'approfondir diverses recherches, à partir de la vie de cette famille danoise, dont l'éminent grand-père, Gaspard I, et le père, Thomas, pourtant célèbres à leur époque, avaient été incapables de transmettre leur nom à la postérité, alors que le petit-fils, Gaspard II, par une découverte fortuite, et inspirée par Duverney, avait eu ce trait de génie.

Dans le cadre de la Société française d'histoire de la médecine, je devins, en 1969, Président de la Filiale lyonnaise, à la suite du Dr Rousset, déjà atteint par la maladie puis, à partir de 1979, membre actif de l'Institut

d'histoire de la médecine, dont le cycle de conférences attire chaque année des auditeurs de plus en plus nombreux.

Et c'est là que je voudrais montrer de quelle façon est pérennisée l'histoire de la médecine lyonnaise.

*D'abord par les musées :* alors que la Faculté de médecine était encore située quai Claude-Bernard, Alexandre Lacassagne, professeur de médecine légale, avait eu l'idée d'y créer, le 27 décembre 1913, un Musée d'histoire de la médecine, dont ses magnifiques collections, et une partie de sa bibliothèque ancienne, formaient les premiers éléments. Il voulait que ce musée rende service « aux étudiants » et s'attachait plus spécialement à l'histoire lyonnaise.

D'abord installé dans un grand local, au deuxième étage du pavillon C de l'ancienne Faculté, ce musée fut transféré, en 1931, dans les locaux de la Faculté Rockefeller, sur deux niveaux prévus dans les plans initiaux.

Depuis cette date, le musée s'est largement développé grâce à de nombreux dons de valeur et par l'acquisition d'une bibliothèque de 5 000 volumes issue du Fonds Lacassagne. Son premier conservateur fut le Pr Guiart, parasitologue, jusqu'en 1945, puis le Pr Enselme, biochimiste, jusqu'en 1978, enfin le Pr Despierres, actuellement en activité comme conservateur.

Un autre musée vit le jour dans les murs du vieil Hôtel-Dieu. Edouard Herriot et le Pr Jules Courmont avaient cherché, au début du siècle, à acquérir des terrains à la périphérie de Lyon pour y construire un nouvel hôpital ; pour réaliser une opération immobilière, ils avaient eu la curieuse idée de détruire une partie de l'Hôtel-Dieu, en ne conservant que la façade du quai, dite « palais de Soufflot ».

Après polémiques et discussions qui durèrent près de 30 ans, l'Hôtel-Dieu fut « in extremis » conservé, mais le choix de la destruction se reporta sur l'hôpital de la Charité, jugé moins intéressant du point de vue architectural, et dont le terrain laissé libre pour l'hôtel des Postes fut échangé contre celui de l'hôpital de Grange-Blanche.

D'abord désaffecté, l'hôpital de la Charité fut donc détruit en 1934. Mais, comme il importait de sauver les œuvres d'art et les Archives, l'Administrateur Emile Delore décida l'installation du Musée historique des hospices, dont il avait préconisé la création dès 1911 ; l'inauguration eut lieu en 1936, dans une ancienne salle de malades, sous le petit dôme de l'Hôtel-Dieu. Désormais bien agrandi, il constitue un ensemble unique en France, illustration permanente et vivante de l'histoire hospitalière lyonnaise. Ses joyaux viennent justement de la Charité : la salle du Conseil, la salle des Archives, avec leurs resplendissantes boiseries, et surtout l'extraordinaire Cabinet de pharmacie, merveille du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ce musée, dont le conservateur est Mlle Roubert, est un des plus fréquentés de la ville, et j'ai l'honneur de présider l'Association des amis du musée.

Au nord de Lyon, le musée Claude-Bernard, installé dans sa maison natale de Saint-Julien-en-Beaujolais, réunit d'étonnants manuscrits, des objets intimes, un fonds de bibliothèque, et retrace la vie campagnarde du grand savant. Acquis par la Fondation Mérieux, il a pour conservateur Mlle Sonolet.

*Les premiers travaux d'histoire de la médecine* à Lyon furent effectués par Jean Lacassagne, dermatologue, fils d'Alexandre, orienté vers ces recherches dès 1923. Il œuvra pour fonder une filiale lyonnaise de la Société française d'histoire de la médecine, qui fut créée le 29 octobre 1933 ; cette idée féconde permit le développement d'autres filiales françaises.

Cette Société lyonnaise connut une vie très active et, jusqu'en 1939, les réunions se tinrent dans la salle des Vieux-Livres de l'Hôtel-Dieu. Mais la Seconde Guerre mondiale mit fin à cette activité ; Jean Lacassagne reprit donc les contacts avec la Société française et étudia la possibilité d'éditer un Bulletin strictement lyonnais.

En 1955, la filiale lyonnaise put renaître de ses cendres, appuyée désormais par son organe de diffusion : *Les Cahiers lyonnais d'histoire de la médecine*, dont le premier numéro parut en janvier 1956. Cette élégante revue eut beaucoup de succès, mais l'absence de publicités pharmaceutiques entraîna des difficultés de gestion, et elle cessa d'être éditée en 1967.

Les réunions de la Filiale lyonnaise étaient toujours enrichissantes, dans ce véritable cénacle historique, où Lacassagne et Rousset rivalisaient d'érudition.

Mais le Président Lacassagne mourut brutalement en 1960, remplacé par le Dr Jean Rousset, autre dermatologue, également puits de science, rédacteur en chef des *Albums du Crocodile*, dont le souvenir est dans toutes les mémoires, et auteur d'un bel ouvrage sur *l'Histoire de la médecine lyonnaise*.

Usé prématurément par son internement à Buchenwald, il fut vaincu par la maladie et me laissa la présidence de la Filiale en 1969, quelques années avant sa mort, le 24 décembre 1972.

*L'Institut d'histoire de la médecine* a pris à Lyon la relève de la Filiale endormie. Créé en 1978 par le Pr Paul Girard, sur l'initiative du Dr Maurice Boucher, neurologue, il a pu offrir à ses auditeurs un cycle annuel de très belles conférences, éditées somptueusement par la Fondation Mérieux. Cet Institut est actuellement en plein essor, sous la bannière du Pr Normand, Doyen de la Faculté de médecine Lyon-Sud, grâce à l'inlassable activité du Pr Despierres. Il suscite des vocations d'historiens, et a permis la réalisation de nombreuses thèses d'histoire de la médecine, qui sont la preuve de la ferveur des étudiants pour une discipline jusque là trop méconnue, parce que trop confidentielle, pratiquée seulement par une poignée d'esthètes cultivés.

C'est pour cette raison, chers Collègues, qu'en me plaçant à la tête de notre Société française, vous avez voulu valoriser les travaux de la Faculté de médecine de Lyon ; elle vous remercie de l'honneur que vous lui faites, et sera digne de la confiance que vous lui accordez.